TRECCANI

Storie Virali. Une rupture anthropologique majeure

de David Le Breton

La crise sanitaire rappelle l'étroite interdépendance de nos sociétés, l'impossibilité de fermer les frontières. La pollution, le réchauffement climatique avec ses dérèglements nous le rappelle au quotidien. Le surgissement du coronavirus est un nouveau tour d'écrou. Il fait entrer les mondes contemporains dans une ère postmoderne en radicalisant des principes qui n'étaient encore qu'en puissance les semaines précédentes. Il ne s'agit nullement pour moi de mettre en question ces mesures de protection, bien entendu légitimes, mais seulement de dégager l'ironie tragique de leur sous-texte.

Chaque jour les médias égrènent le nombre de personnes atteintes et le nombre des décès ici et ailleurs. Nos sociétés, plus que jamais, sont sous l'égide de l'ordalie[1], un jugement de Dieu ou plutôt du sort qui atteint les uns et les autres, mais plus électivement ceux qui se donnent encore au lien social par leur travail, particulièrement les soignants. Ainsi dans ce contexte, la litanie de la mort automobile est désormais supplantée par celle du coronavirus. L'ordalie routière est en ce moment suspendue, peu de voitures sont en circulation et le nombre d'accidents presque inexistants. Certes, tout automobiliste au volant de sa voiture est convaincu que seuls les autres sont des chauffards, il fantasme sa maitrise. Face à la contagion, il est plus difficile à chacun de nous d'affirmer sa toute puissance.

Le confinement chez soi dans le maintien des relations avec les autres à travers les outils de communication à distance transforme les populations en un archipel innombrable d'individus. Chacun est face à ses écrans à son corps défendant, transformé en hikikomori ordinaire, à l'image de ces jeunes Japonais qui vivent une réclusion volontaire tout en poursuivant sans fin un échange avec d'autres à travers les réseaux sociaux. Ils restent enfermés parfois des années dans le refus du monde extérieur. Avec cette impossibilité de sortir la présence physique à l'autre s'efface, la conversation disparait davantage encore au profit de la seule communication sans corps, sans visage, sans contact, et même sans voix (sinon celle amplifiée du smartphone ou l'ordinateur). Il n'y a plus de face à face, c'est-à-dire de visage à visage dans la proximité du souffle de l'autre. Et au-delà de l'écran, dans la rue ou ailleurs le

[1] Cf. David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métailié), *Conduites à risque. De jeux de vivre au jeu de mort* (PUF) ou *La sociologia del rischio* (Mimesis).

masque le dissimule. Le confinement accentue l'addiction au smartphone et détruit davantage encore la conversation, c'est-à-dire la reconnaissance plénière de l'autre à travers l'attention à son égard.

Le corps est désormais le lieu de la vulnérabilité, là où guettent la maladie et la mort pour s'engouffrer dans la moindre brèche. Le corps est plus que jamais le lieu de la menace. Il importe de le colmater à travers les mesures-barrières, si justement nommées. La « phobie du contact », pointée autrefois par Elias Canetti se radicalise encore. Le corps doit être lavé, récuré, purifié en permanence, maintenu hors de tout contact avec l'autre inconnu et donc suspect. Plus de bise, plus de poignée de mains ou d'embrassade puisque les rares relations encore physiques se tiennent à distance. Le désir est un danger car il échappe à tout contrôle et expose au pire ceux qui y cèdent. Un puritanisme nécessaire accompagne les mesures de confinement et les précautions à prendre pour ne pas être atteint par la maladie et ne pas contaminer les autres. L'individu fait un monde à lui tout seul en « communiquant » en permanence mais sans l'embarras de la présence physique de l'autre.

Nous redécouvrons avec étonnement le prix des choses sans prix : le simple fait de se déplacer dans un autre quartier, de parcourir les forêts, des rencontrer des amis, de prendre un café à une terrasse, d'aller au théâtre ou dans une librairie… Une certaine banalité enveloppait ces comportements du quotidien, ils retrouvent aujourd'hui leur dimension de sacralité, leur valeur infinie. La crise sanitaire est en ce sens un *memento mori*, le rappel de notre inachèvement et d'une fragilité que nous ne cessons d'oublier. Elle rétablit une échelle de valeur banalisée par nos routines. Seul à de prix ce qui peut nous être arraché. Le fait de se déplacer relevait d'une telle évidence qu'il n'était plus perçu comme un privilège.

Au terme de la crise sanitaire, le retour à la normale sera un moment de formidable jubilation, de retrouvailles avec les autres et le monde, de relance du goût de vivre et du sentiment d'être vivant.